



L'AMI DE LENS

Angèle Rywalski (1917 - 2010)



Bonjour Angèle

Bonjour Claire-Lise comment vas-tu ?

Ça va, et puis vous ?

Doucement, doucement.

J'aimerais voir si vous pouvez me raconter un peu comment c'était dans le temps, comment c'était l'école, et comment vous avez commencé l'école.

On n'habitait pas tout près de l'école, comme ceux du village de Lens qui avaient beaucoup plus de chance que nous. Il nous fallait compter un bon quart d'heure depuis Vaas d'en Bas pour aller à l'école.

Et puis l'école, vous alliez où ?

Les filles à Flanthey, à la vieille école des filles qui maintenant est démolie et les garçons à Vaas. Les garçons de Chelin, ils devaient descendre jusqu'à Vaas. Ceux qui étaient au Châtaignier, c'était loin pour remonter jusque là-haut.

Dans l'école, on avait des longs bancs qui n'étaient pas séparés. On était les uns à côté des autres, et dessous les bancs, il y avait comme une petite table. On mettait les livres dessous, mais ce n'était pas fermé. On ne pouvait pas laisser les livres là, parce que la personne qui venait balayer aurait tout renversé en tirant les bancs. Chaque soir, on devait tout remporter à la maison. On avait un sac lourd, pour descendre ça allait, mais pour remonter c'était dur.

Et la famille, vous étiez de quelle famille ?

Bruchez. Mon papa est venu de Bagnes, originaire de Bagnes. Il est venu ici à l'âge de 20 ans. Il a d'abord été valet au Prieuré à Lens. Tu sais, ceux du Prieuré ils tenaient la campagne, les vignes. Après, il a appris à travailler les vignes. Et ensuite, il a ouvert un commerce. Puis il s'est marié avec une Lensarde. Alors, on est quand même à moitié Lensards.

Et puis, vous alliez combien de temps à l'école ?

Alors, on n'allait que six mois. En général, on commençait la première semaine de novembre, vers le 8 novembre, et on terminait vers le 8 mai. C'était comme ça.

Mais les congés, vous en aviez pas beaucoup ?

Oh, on n'avait pas de congés. On n'avait pas un jour, pas un après-midi de plus quand c'était Noël ou Pâques. Ça se marquait pas. Rien. C'était assez dur alors, tu vois.



École des filles devant l'église. Élèves nées en 1914-1917

Et dans les récréations, vous jouiez à quoi ?

On jouait à la balle. Comme on disait en ce temps-là, on jouait à la boule. Il y avait différents jeux : le petit camp, le grand camp, un jeu où on tapait la balle contre le mur. Et puis après, c'est venu aussi un petit peu sauter à la corde. On avait un ou deux jeux, des genres de rondes, on jouait à colin-maillard, à l'homme noir.

Et puis les garçons, avant ils allaient à la Crête de Vaas. Eux, ils tapaient peut-être déjà dans des ballons. Mais ils jouaient à des jeux de garçons.

Et puis après, quand j'enseignais, il y avait d'autres jeux. Il y avait cigolin clin clin. C'étaient des jeux tout simples, mais on aimait ça. Sans avoir un objet, sans avoir une corde à sauter, ça ne coûtait pas grand-chose. Et puis on rigolait bien.

Et l'habillement, c'était comment ?

Oh, mon Dieu, du tablier, toujours du tablier. Et puis, il y avait aussi les manchettes, mais ça, on les mettait dans la salle d'école. C'était pour protéger les coudes, pour ne pas trop donner à raccommoder à maman. Et puis alors, l'école était simple et chauffée par un fourneau à bois, évidemment, tu vois.

Et qui faisait chauffer ça ?

Je pense que c'est la concierge. Il y avait quand même une concierge qui s'occupait de balayer, de faire les écoles le soir. Et elle habitait pas bien loin. En tout cas, quand on arrivait à l'école, c'était bon chaud. On n'a pas eu froid à l'école, heureusement ça nous séchait les pieds mouillés.

Et jamais de pantalons ?

Non, ce n'était pas l'habitude des pantalons. J'ai commencé à enseigner dans les années 35, et il n'y avait pas encore de pantalons. Les filles avaient toujours un tablier sur les robes et puis des jaquettes. Et un peu plus tard, c'est venu une ou deux qui avaient des manteaux, mais c'était rare, comme les corbeaux blancs.

Tout le monde était simple et habillé pauvrement. Le tablier cachait des misères, on peut dire. Il y avait les robes et les choses un peu usagées. On était un peu toutes la même chose, à part une ou deux qui faisaient exception. On ne souffrait pas de ça.

Et vous aviez aussi du bétail ?

C'est sûr ! Tout le monde avait du bétail. Même les plus pauvres. Ils avaient peut-être deux chèvres. Mais tout le monde tenait un cochon pour faire la boucherie en automne. Tout le monde avait un jardin et même les plus pauvres pouvaient cultiver des betteraves pour donner manger aux porcs. Non, non, c'était la vie très simple.

Et puis vous vous rappelez quand ils ont fait la route de Lens ?

Non, parce que ça, c'est déjà en 1905. Mais je me souviens quand ils l'ont élargie en différents endroits. Et puis autrefois, elle passait pas où elle passe maintenant vers les Oasis, tu vois ? Elle passait à Vaas d'en Haut et elle montait ce qu'on appelle le Tsaretton. Un contour très raide.

Je me souviens, les premiers cars étaient petits, heureusement, mais ils avaient de la peine à ce contour-là. Et après, ils ont tout de suite fait cette route qui passait aux Oasis et qui revient ici, ils l'ont faite large. Ils n'ont plus eu besoin de la toucher, ils l'ont bien faite. Tandis qu'avant, les routes étaient étroites, c'était fait pour les chars.

Et puis, votre papa, il récoltait la vendange ?

Oui, il avait des clients, il avait des fournisseurs de vendange et puis nos vignes aussi. Et puis l'été, pour tous loisirs c'étaient les vignes. Quand on enseigne que six mois par an, on est presque pas payé, on ne pouvait pas penser aux vacances en été. Les vacances, c'était à la vigne et aux foins. Tu vois, c'était comme ça.

Et vous avez été à l'école primaire jusqu'à quel âge ?

Ah, on allait jusqu'à 15 ans, alors.

Moi, à 14 ans, je suis partie à Sion, j'ai été me préparer pour l'école normale. Autrement, toutes les filles allaient à l'école jusqu'à 15 ans. Et puis quand j'ai quitté l'école primaire, c'est venu l'école ménagère. Et alors, les fillettes à 14 ans, elles allaient une année à l'école ménagère, obligatoire, puis après, c'est venu obligatoire les deux années. Mais elles faisaient presque toutes deux années déjà alors, tu vois.

Et l'école normale ?

Trois ans. On était à l'internat à Sion. On venait à la maison seulement à Noël et à Pâques, on n'avait pas un jour de congé, pas un week-end ! C'était d'une sévérité.

Et il y avait des religieuses aussi ?

Bien sûr. C'était tout très austère. On était presque des religieuses.

Oui, puis je pense la religion aussi, elle était très...

Oui, assez genre sévère. C'était tout assez austère, froid comme ça, dur, pas tolérant comme maintenant. Avant, c'était comme si on avait des œillères.

Et puis les repas, c'était toujours un peu les mêmes choses ?

On mangeait surtout ce qu'on produisait. Les Ursulines avaient un grand jardin, là-bas, bien sûr. Mais nous on trouvait la pension encore assez bonne, parce que tu vois, à la campagne, on avait toujours un peu les mêmes choses, parce qu'on avait beaucoup de la viande qu'on produisait nous-mêmes, qu'on séchait.

Pas de congélateur ?

Non, pas de congélateur. On ne se plaignait pas de la pension, on avait le pain blanc ! Tandis qu'à la maison c'était pain noir, pain de seigle. On achetait le pain blanc le dimanche, comme une gâterie. Et le beurre, c'était le jour où maman faisait le beurre. Ici en bas il n'y avait pas de laiterie, alors maman faisait le beurre. Ce jour-là, elle nous tartinait le pain de seigle, mais comme c'était bon ! Après, elle tenait ce beurre pour mélanger avec de la graisse pour faire la graisse de ménage, tu vois.

C'était comme ça. On souffrait pas car tout le monde était la même chose. Et on ne savait pas ce que c'était un dessert. Les fruits, on n'a pas souffert de ça. On avait toujours assez, surtout ici dans les villages. D'abord, on avait déjà le bonheur, on avait les cerises. Après venaient les pruneaux, les reines-claudes, les raisins. On mangeait beaucoup de raisins, on faisait une vraie cure. Ça, ça ne nous coûtait pas.

Puis les vendanges alors, votre papa allait chercher avec un véhicule ?

Non, il avait un muletier en ce temps-là. Il avait un homme qui allait chercher les fustes avec le char. Ça allait assez long jusqu'à ce qu'ils reviennent à la vigne. Il n'y avait pas de téléphone, mais papa savait à peu près quand il fallait envoyer le muletier. Il savait qu'on avait une fuste prête pour midi puis une autre pour le soir.

Et puis il n'y avait pas tellement d'étrangers qui venaient pour travailler ?

Personne ! Tout entre nous, on ne connaissait pas les étrangers. Et puis il y avait une péripétie amusante que vous n'avez pas connue. Les rôdeurs !

C'étaient un peu des marginaux de ce temps-là. Des gens qui vivaient comme ça, qui ne travaillaient pas, même, disons qu'ils mendiaient un peu. Ça, c'était surtout le printemps qu'on les voyait arriver. À la fin de l'hiver, ils n'avaient plus de provisions. Ils allaient de village en village, ils frappaient à la porte et ils demandaient une soupe ou bien quelque chose.

À Vaas, il y en avait. Je crois qu'ils n'allait pas jusqu'à Lens. Ils restaient dans les villages du bas. À Chelin, il y en avait aussi un qui venait toujours. Je crois, qu'il montait depuis Saint-Léonard. C'étaient des gens de l'extérieur, pas des gens de chez nous, qui venaient et qui rôdaient. On disait les rôdeurs. Et maman nous mettait toujours en garde. Faites attention de ne pas les agacer, de ne pas les taquiner et de pas trop les regarder. Faites pas attention à eux. Je pense qu'elle pensait déjà qu'ils pouvaient être dangereux. Mais elle ne nous disait pas pourquoi. On ne disait rien autrefois. Tout était caché.

Mais elle nous disait qu'il ne fallait pas frayer avec eux. Et le soir, le rôdeur demandait d'aller dormir à la grange. C'est parce qu'il ne savait pas où aller dormir. Puis dans les maisons, on n'avait pas plus de lit que ce qu'il fallait. Tu sais bien comment.

Vous avez connu l'âtre dans la maison ?

Moi, j'ai connu l'âtre au mayen, mais pas à la maison. Le mayen, c'était aussi une étape de l'année, au printemps et en automne. Fin mai, on montait avec les vaches au mayen. Une personne allait avec deux gamins pour garder les vaches et puis on vivait là-haut. Mais c'était le minimum. Il y avait une chambre et une cuisine, parfois c'était tout d'une pièce. L'écurie à côté ou dessous. Inutile de te dire qu'on ne variait pas beaucoup les menus quand on était là-haut !

Vous faisiez aussi les tommes ?

C'est sûr qu'on devait faire la tomme chaque jour. Et puis le beurre aussi, on avait des barattes pour faire le beurre. Et puis on mettait tout ça dans une espèce de cave qu'on appelait le sèlieron, petit sèli. Le sèli, c'est la cave.

Et ils étaient ingénieux les gens en ce temps-là, ils faisaient avec les moyens du bord pour que les souris n'aillent pas manger les tommes. Alors, il y avait une planche ou deux qui étaient suspendues depuis le plafond avec des cordes. Et alors, à mi-hauteur, dans la pièce, il y avait les tommes qui séchaient. On devait les tourner chaque jour, les essuyer, les saler, pas les laisser se perdre. Fallait rien laisser se perdre en ce temps-là. Ça, on a appris avec le b.-a.-ba du catéchisme et de l'alphabet. C'est comme ça. Oui, c'est parce que la vie était rude et dure, comme ça parce qu'on était pauvres. On n'a jamais eu faim, mais on vivait simplement. Le jardin, je te garantis qu'il était exploité. On ne laissait pas sécher les jardins comme maintenant.

Et vous étiez heureux ?

Mais on ne connaissait pas une autre vie. Puis on avait des parents, on avait des frères et sœurs. On était heureux en famille.

Les Noëls, c'était comment ?

Quand même un arbre de Noël. Maman nous faisait toujours. Puis après, quand on était plus grands, on s'était débrouillés, je ne sais pas comment, d'avoir une petite crèche qu'on mettait au pied du sapin. Et sur l'arbre de Noël, on avait quand même des boules et des bougies. Mais peut-être pas les premières années.

Les cadeaux de Noël, c'était un vêtement. C'était pas des choses qui n'étaient pas nécessaires, le strict nécessaire pour tout et partout. C'était comme ça.

Les anniversaires, ça se marquait pas. Il y avait les fêtes religieuses, les dimanches, où on avait congé. Sinon, c'était la vigne, le pré, le jardin, le mayen, arroser les prés.

Vous avez commencé à enseigner en 1935. Vous avez commencé où à enseigner ?

À Flanthey. J'ai eu des petits garçons, des petites filles. J'enseignais à lire et à compter. Les premiers que j'ai eus, c'était de la classe 28. Je ne les oublierai jamais, ces petits. C'étaient mes premiers élèves. Je les vois encore maintenant. Ils sont tellement beaux, les enfants.

Vous aviez des cahiers ?

Lignés, quand même, les cahiers à pente, comme on disait. On écrivait penché, pas comme maintenant imprimé et droit. On écrivait un peu penché. Les cahiers, il ne fallait non plus pas jeter loin une page pour rien. C'était tout précieux.

J'ai commencé à Flanthey. Puis j'ai quand même été une année à Lens pour arranger une institutrice qui voyageait sur Ollon. Après, je suis revenue ici et j'ai toujours enseigné aux grandes filles pendant sept ans. Puis après, je me suis mariée en 44.

Et l'école, c'était par division ?

Par division, oui. Il y avait plusieurs classes, ils étaient nombreux ici à Flanthey parce qu'il y avait de grandes familles avec beaucoup d'enfants. Et dans les classes, j'ai eu jusqu'à 42 élèves. Ça, c'était lorsque les gens descendaient de Lens au printemps. Et on se débrouillait avec tout ça. Tu vois la pile de cahiers à corriger" !

Les filles étaient toutes dans la vieille école qui était sur la place là où on met les voitures, en haut de l'église. Il y avait trois ou quatre étages. Il y avait même un étage, le dernier étage qui était en somme un galetas, qui a été tout boisé et arrangé pour mettre une classe. Tu vois comme il y avait des enfants ici en bas. Et chaque division avait un programme différent. Pour la maîtresse, ce n'était pas de la rigolade.

C'était beaucoup de travail. Et je te dis, pas de congés, que le jeudi après-midi et pas un jour supplémentaire à Noël, rien. C'était boulot, boulot.

Mais il fallait bien, y avait que six mois d'école, il fallait que les enfants soient poussés et suivis pour se débrouiller la moindre. On n'a pas seulement formé des imbéciles, non, ça c'est sûr. Les élèves qui voulaient travailler et qui avaient les moyens nécessaires, l'intelligence voulue, elles sortaient de l'école et elles savaient bien des choses. Elles avaient une bonne formation de base.

Évidemment qu'en ce temps-là il n'y avait pas beaucoup qui allaient plus loin que l'école primaire.

Il y avait les branches essentielles que maintenant on a tendance à négliger pour donner un tas de branches à côté. Le principal, c'était l'arithmétique, le français, l'histoire et la géographie et puis on donnait quand même un peu de dessin. Moi, je suis une des premières à avoir enseigné la gymnastique, les enfants aimaient ça.

Tu vois, une heure dehors, dans la cour. Pas de salle, même en plein hiver on piétinait la neige puis après on faisait de la gym comme si de rien n'était.

C'était comme ça. Et puis, enfin, toutes les branches, l'écriture. En ce temps-là, l'écriture, ça comptait, il fallait s'appliquer pour avoir une jolie écriture.

On avait même des fois un moment où on faisait que de l'écriture ou bien une copie en s'appliquant, en soignant bien tout ce qu'on faisait.



Église, ancienne école et ancienne chapelle, avant 1931 © Maison hospitalière du Grand-Saint-Bernard, MV - Martigny

Les punitions, c'était quoi ?

Moi, je n'étais pas tant adepte des punitions. J'étais assez sévère, je les tenais comme ça à l'œil. J'étais jeune, et alors je donnais pas tant de punitions.

Les punitions, s'il y avait une punition, c'était copier un chapitre ou bien de l'écriture. Ah, la conjugaison, ça comptait beaucoup, aussi la grammaire, le français. Alors c'était copier tant de fois un verbe.

Et puis, je ne gardais pas souvent les élèves après l'école. Je me disais, celles qui ne savent pas leurs leçons, c'est qu'elles ont eu de la peine à apprendre, alors, c'est pas en restant un quart d'heure de plus que ça va aller mieux. Et puis après, elles ne savent pas les leçons qu'il faut étudier pour l'après-midi. Il y avait toujours l'histoire ou la géographie. À tour de rôle.

Il y avait encore le catéchisme, là-dedans ?

Oui, le catéchisme, c'était le matin, avec la grammaire. Et le catéchisme, c'était à réciter, il y avait une question, puis on devait réciter la réponse. Et ça, c'était pas

difficile parce qu'elles avaient toujours le même livre et puis, quand elles arrivaient dans les dernières années, elles le savaient presque par cœur.

J'ai toujours assez insisté sur la grammaire parce que je me disais que pour s'exprimer correctement, il faut employer les verbes justes, et pour l'orthographe aussi. Si tu étudies bien tes verbes et les accords, tu peux te baser sur quelque chose, mais si tu n'étudies pas les règles, comment sais-tu accorder un participe ?

Et puis pour les filles, il y avait aussi l'ouvrage. On avait deux après-midis par semaine, c'était de la couture et du tricot.

Et puis après, quand vous vous êtes mariée, vous êtes montée à Icogne ?

Oui. Après, je n'ai plus enseigné longtemps. Je me suis de nouveau mise à enseigner quand mon mari était décédé. Mais je faisais surtout des remplacements.

J'ai habité à Sierre quelques années, alors j'ai beaucoup fait des remplacements à Sierre. Oui, alors j'ai été un peu dans tous les degrés. Mais j'avais souvent des petits garçons parce que je remplaçais les maîtres qui faisaient leur cours de répétition en automne. Et puis, j'ai souvent remplacé Gérard Rey, ici.

Ah, quand j'ai remplacé Ambrosine, j'ai eu ton frère à l'école, Paul-André. Il y avait six ou sept qui étaient bons élèves, dans sa volée. Jean-Marc Emery du facteur, et un qui est devenu instituteur, Jean-Bernard. Et Gillioz qui est devenu ingénieur. Et puis, il y avait Georgy Nanchen qui est décédé, Georgy Bonvin, qui a aussi fait des études supérieures. Vraiment, c'était un plaisir de faire travailler ces gamins.

Et vous avez enseigné jusqu'à quel âge ?

Eh bien, plus tard, je suis revenue ici, à Flanthey. J'ai fait plutôt des remplacements. Et puis j'ai enseigné les travaux manuels l'après-midi. J'ai enseigné jusqu'à 58 ans.

Mais, ces enfants, ils étaient quand même moins turbulents qu'aujourd'hui.

Eh bien, j'ai quand même vu le changement avec les premières années. Avant, mon Dieu, le maître, la maîtresse, c'était... Pardon Madame, pardon Mademoiselle, pardon Monsieur. Un respect et une distance entre les deux. Tandis qu'après, Ils osaient davantage dire tout ce qu'ils pensaient. J'étais beaucoup plus amie, comme ça. Surtout, aux travaux manuels, on sentait quand même que c'était moins sérieux que l'école. Ces fillettes me parlaient volontiers des disques qu'elles aimait, des choses de leur âge, quoi.

Et les enfants changeaient aussi, ils étaient plus gâtés, on sentait qu'ils avaient d'autres gâteries que nous. Même on voyait aux récréations déjà, des demi-bananes qu'ils jetaient à la poubelle. Et nous, on ne connaissait pas les bananes. Nous, on avait un petit croûton de pain sec dans la poche pour la récréation, puis c'est tout.

Et après, ils avaient des tartines dans du papier d'alu, et des fois la moitié, c'était dans les poubelles. Ah, mais j'ai quand même fait la remarque aux grandes filles, j'ai dit ça c'est du gaspillage, ça ne doit pas exister. Ne prenez pas, alors, si c'est pour jeter à la poubelle. Vos mamans prennent la peine de vous préparer, puis vous, vous prenez un morceau, puis vous courrez jouer. Mais je te dis, des moitiés de banane,

des chocolats, on voyait des choses comme ça à la poubelle, des demi-tartines. Ça évoluait comme ça gentiment, mais pas seulement du bon côté aussi.

L'espèce de je-m'en-foutisme, de laisser aller, et puis de gaspiller aussi. L'argent est venu toujours plus facile, alors tout leur était dû. Tandis qu'avant, on n'osait pas tant demander, que juste ce qu'on avait besoin. Et puis aussi jeter les moitiés de cahiers dans les poubelles, quand je voyais ça, je les ai grondées, reprises et tout.

Mais je sais des familles où ils étaient assez serrés au point de vue argent, que les enfants craignaient d'aller demander l'argent à la maman pour un cahier qui coûtait 15 centimes. Est-ce que tu te rends compte ?

Et les livres, ils étaient donnés par l'école ?

Rien ! Alors dans ces temps, on était pauvres. Maintenant, ils sont gâtés. On leur paie tous les livres, les livres restent à l'école. Ils passent aux élèves suivants. Et nous, en ce temps où nous étions si pauvres, on devait tout acheter. Les livres passaient aux autres. Mais on était plusieurs dans les familles. Alors, il fallait plusieurs catéchismes, plusieurs grammaires.

Et puis, quand les enfants arrivaient à l'école, vous aviez une inspection à faire ?

Oui, quand ils étaient assis après la prière, on contrôlait s'ils avaient lavé leurs mains. Et puis chez les grandes filles, si elles avaient les ongles propres. Au début, il y en avait qui avaient des ongles noirs ! Moi, je leur disais, vous avez des mains en deuil. Alors, je les contrôlais. En général, il n'y avait pas tant de problème avec les grandes filles. Les petits garçons, un peu plus, je pense qu'ils s'amusaient en chemin, ils touchaient la terre.

Et puis, s'ils avaient les mains sales ?

Ah, ils lavaient les mains à la fontaine, il n'y avait pas de lavabo à l'école. Mais les mamans, elles avaient quand même à cœur de leur laver les mains pour venir à l'école. Ils avaient le temps de se salir s'ils jouaient. Quand ils jouaient aux boules de neige, ils ne se salissaient pas, ils arrivaient tout mouillés.

Et la prière, c'était tous les jours ?

Tout le temps, on commençait l'école le matin par une prière. C'était comme ça.

Eh bén, crije que té deut presquè tòt¹.

Extraits d'un entretien avec Claire-Lise Micheloud en 2006

¹ Eh bien, je crois que je t'ai dit presque tout.

Les couleurs de Stella

Cet automne, le musée a accueilli les acryliques et les dessins de Sandra Armici, alias Stella, originaire de Genève et de Lens.

Son parcours artistique en autodidacte a débuté par le besoin de peindre, afin de ne pas briser les murs de sa chambre pour cause d'un trop plein. Les mots que Sandra ne trouve alors pas pour extérioriser ses violents ressentis se retrouvent sur une toile, d'abord dans des teintes sombres, puis dans des explosions de couleurs vives, mais surtout dans des mélanges aux forts contrastes.

Fuyant la confrontation avec un chevalet, c'est sur une toile posée au sol que Sandra peint. Des objets du quotidien bidouillés l'aident à déposer les couleurs, à travailler textures et reliefs.



Le visiteur se voyait ainsi plongé dans un univers onirique fort en couleur aux lignes vigoureuses. Un univers où rêver devant un espace apaisant aux reflets bleus et se faire une Idée d'Eau ; où chercher un équilibre entre la chaleur d'Allegria et le froid de Mélancolia ; où ne pas se blesser aux contrastes d'un bleu glace et d'un rouge brûlant de Fire on Ice ; où la couleur rouge s'est imposée comme une idée fixe, au point que son omission soit compliquée.

Le visiteur pouvait aussi admirer des dessins au crayon à papier. Les portraits témoignent de l'envie de Sandra de transposer tendrement sur le papier, ses fines observations des traits de ses proches. Un mois avant le vernissage, elle s'est mise à dessiner bâtiments et animaux. Zone périlleuse, de ses dires, mais le regard perçant d'un lynx a révélé une justesse de trait et de subtils jeux d'ombres prouvant que Sandra sait se servir d'un simple crayon pour donner vie.



Journées Européennes du Patrimoine



Les Amis du Patrimoine se sont associés au Château de Vaas afin d'offrir des visites guidées du village de Lens ainsi que des hameaux de Vaas et Chelin. Une trentaine de personnes en ont profité pour découvrir les richesses du patrimoine bâti de ces villages presque vidés de leurs habitants comme au temps de la remointze (tous à la Bénichon !). N'oublions pas la généreuse verrée à la Maison des Chèvres à la fin.

Le soir venu, aux Caves du Prieuré, Alice Aubert a fait voyager un parterre bien trop clairsemé (à notre grand regret !) aux sons de deux harpes majestueuses. Avec tendresse et talent, Alice a emmené son auditoire à travers une culture musicale très variée, allant de la mystique Irlande à la rigoureuse France en passant par une très Rock'and harpe reprise de Led Zeppelin ou encore de l'envoûtant Sound of Silence. Le tout fut accompagné d'explications quant à l'histoire et le fonctionnement de ces instruments.



Sortie en Vaudoisie

Notre sortie annuelle, organisée par Catherine Antille, nous a menés en terres vaudoises. L'après-midi a débuté par la visite des Salines de Bex. Après un trajet dans le train des mineurs, nous avons arpentré les boyaux de la plus ancienne mine de sel en activité de Suisse. Le premier boyau date de 1684 ! Dans les entrailles de la terre, nous avons découvert l'histoire de l'extraction de ce produit à la fois indispensable à l'homme au quotidien et source de confortables revenus pour certains. En Valais, citons Gaspard de Stockalper, véritable roi de l'or blanc (au XVII^e siècle, c'est n'est pas la neige !). Au détour des galeries, nous avons appris notamment que le sacrifice



d'un canari sauvait autrefois les mineurs d'un coup de grisou. On a goûté à l'eau soufrée et rempli en groupe le quiz enfant. Et si vous croyez qu'on n'y produit que du sel, détrompez-vous : des salamines (ils ont osé le jeu de mot !) sèchent sous la protection de Sainte-Barbe, de même que s'affinent des fromages.

Puis, nous nous sommes intéressés à un produit un peu moins indispensable à l'homme (encore que...) : le Musée de la vigne, du vin et de l'étiquette, au Château d'Aigle, présente objets et documents qui touchent ou illustrent le monde viti-vinicole ainsi que les métiers associés. Il aborde des thèmes tels le paysage, la biodiversité ou encore les odeurs reliées aux vins. À cela s'ajoute une collection d'étiquettes historiques ou humoristiques qui dépasse les 400'000 pièces.

Après s'être abreuvé de ces savoirs autour du vin et de l'habillement des bouteilles, il était temps de déguster !



Nuit des Musées

Record battu : environ 200 visiteurs ont profité de l'offre multiple et de l'ambiance propre à cette nuit au Musée Le Grand Lens ! Preuve s'il en est qu'après 11 éditions, cette manifestation a trouvé sa place dans la vie culturelle du village autant que dans le cœur du public.



La sécurité a imposé une délocalisation du moment des contes aux Caves du Prieuré. Si l'on regrette le côté intimiste des combles du musée, une cave débordante de joie et de monde nous a rassurés !

Delphine Tschopp, accompagnée de sa britannique et très (im)pertinente Suzy, a narré les difficultés d'une petite feuille craignant de quitter son arbre à l'automne ainsi que les péripéties d'une mauvaise fileuse et de ses trois étranges marraines. Puis un public enthousiaste s'est attelé à la tâche d'aider Suzy à montrer la création du ciel par les enfants du monde.

Installées comme « à l'époque » dans la pièce à vivre de notre maison, les mains habiles de deux artisanes ont dansé avec humour et délicatesse au rythme des questions des visiteurs : Isabelle au tricot pour la réalisation d'un poncho et Alexine au rouet pour filer plus vite que son ombre.

En face, dans son chaleureux atelier, Maryline a créé 1,3 m d'une belle écharpe tant les questions sur son métier à tisser furent abondantes.



Tel un heureux souvenir de la 1ère édition, la soupe à la courge fut victime de son succès ce soir-là. La délicieuse aura néanmoins réchauffé plus d'un hôte.

Chez nos alliés : La Fondation Opale a proposé des visites guidées à la lampe torche, clôturées par un numéro de tissu aérien. Le Château de Vaas a offert une dégustation de vin en pleine conscience aux curieux de la nuit !

Restauration



Reconnaissez-vous ce bâtiment dont l'élévation a été peinte au bas d'un portrait ?

Il s'agit du Prieuré de Lens. Sous l'impulsion des Amis du Patrimoine, la Paroisse de Lens a fait restaurer le portrait dont est issu ce détail. Cette huile sur toile est un important témoin du patrimoine lensard.

Sans doute au Prieuré depuis 200 ans, le portrait représente Théodore Genoud, Prieur de Lens de 1813 jusqu'à son décès en 1858. De 1835 à 1837, il gère et mène à terme la construction du Prieuré.

Attablé, le prieur est vêtu d'un manteau entrouvert qui laisse apparaître sa mozette. Dans le coin supérieur gauche, se lisent ses armoiries. L'homme d'église pose fermement sa main sur le dessin de la bâtie. Par ce geste, il signifie, sans être l'auteur des plans, sa main mise sur le financement et sur le déroulement des travaux. Compas et équerre symbolisent sa capacité à matérialiser une pensée.



Signé au dos, ce tableau a été peint en 1846 par Lorenz Justin Ritz, l'un des plus grands portraitistes du XIXe siècle en Valais. Ritz a figuré de nombreux nobles valaisans et établi un inventaire de ces derniers. On y retrouve Genoud. Notons que le prieur gère également dès 1842 la construction de l'église actuelle. Lors des restaurations de 1975, on y a d'ailleurs découvert son tombeau.



Estimez-vous avoir une œuvre d'importance pour le patrimoine de Lens ? Nous serons ravis non seulement de prendre connaissance des trésors qu'abritent peut-être encore les caves, greniers ou carnotzets de Lens, mais aussi de vous aiguiller dans la restauration et la possible mise en valeur de ce patrimoine.

Sabine Frey

Recettes d'autrefois

Compote d'abricots

Couper 100 g d'abricots secs dans une casserole.

Ajouter 50 g de raisins secs, 1,8 dl de nectar d'abricots, 1 cs de sucre et 1 cs d'abricotine.

Mijoter sans couvrir 10 à 15 minutes.

Retirer du feu et en napper de petits fromages de chèvre.

Cogenase (4 personnes)

Cuire à l'eau salée 400 g de haricots verts, 200 g de gros cubes de lard, 200 g de carottes en morceaux et 300 g de pommes de terre en cubes.

Rissoler à l'huile ou au saindoux dans une poêle haute 1 oignon émincé et 100 g de lardons. Ajouter 4 grosses tomates grossièrement coupées et mijoter à feu doux.

Égoutter le lard et les légumes et les ajouter aux tomates. Faire revenir le tout.

Rectifier l'assaisonnement.

Grand-Mère jardinait comme ça

Insecticide

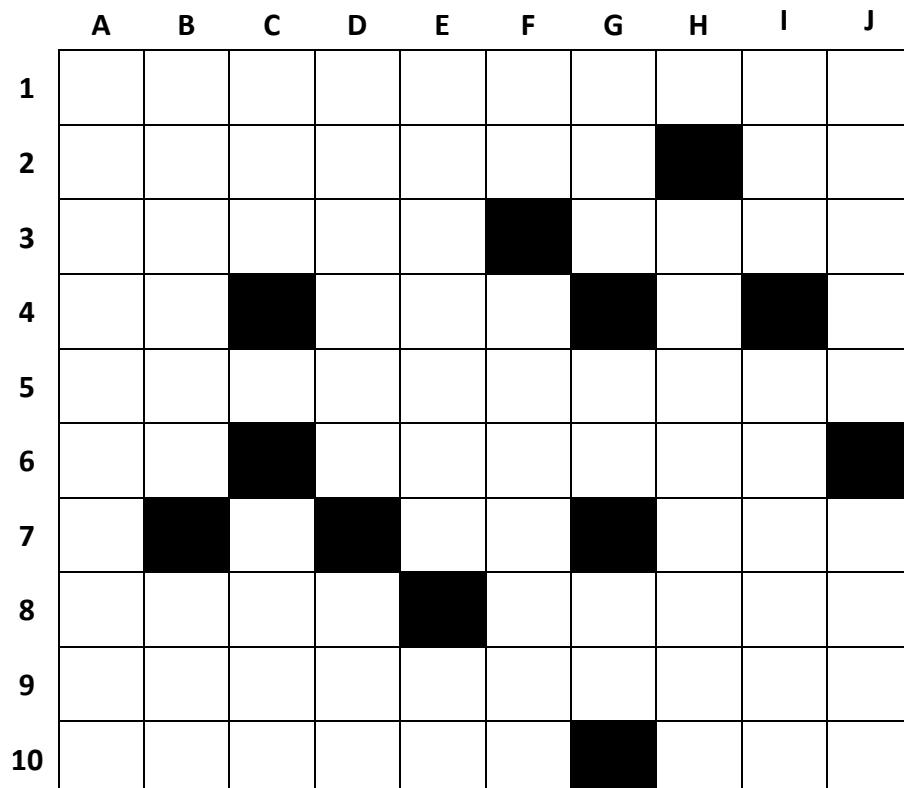
Tout au long de la culture, vous devez supprimer les rejets de tomates, de petites pousses qui sont inutiles. Ne les jetez pas ! Avec quelques feuilles saines de plus, fabriquez un insecticide.

Macérez 1 kg de feuilles et de tiges feuillées écrasées dans 10 litres d'eau pendant 3 jours.

Filtrez et utilisez en pulvérisation, sans diluer, contre les pucerons, les altises, la piéride du chou et en prévention contre la teigne du poireau.

Benjamin Meng

Remue méninges N° 23



Horizontal 1. Quel vacarme ! 2. Qui impose des frais; intra-muros 3. Commune suisse; arme blanche 4. Largeur d'étoffe; pianiste français 5. Propre à enjoliver 6. Vieille note; contenu d'un écrit 7. Statut patronal; maître de jeu 8. Commune du Nord; paresseux d'Amérique 9. Reprise en questions 10. Opération de tissage; quartier chaud.

Vertical A. Il voit la ville en rose B. Gros plan; aire de vent C. Propre; poisson d'eau douce D. Le fou chantant; roue à gorge E. Rétablîmes le courant ; Guinée F. Actionné; pièce de tissu G. Centre de révolution; descendu parmi nous; genre théâtral H. Plaque de vert gras I. Crié sous les bois; Voltaire pour l'état civil J. État d'alerte; orateur grec.

Solutions du N° 22

Horizontal 1. Défaitistes 2. Apollon; Age 3. Mire; Piston 4. Est; Cette 5. Émeri; Rat 6. Sises; Amas 7. En; Rafle; Su 8. Flore; Loin 9. Vœu; Égouts.

Vertical A. Dameuse B. Épis; Info C. Fortes; Le D. Ale; Mérou E. Il; César F. Toper; Féé G. Initial H. St; Mélo I. Tâtera; Ou J. Ego; Assit K. Sénat; Uns.



À tous nos Amis,
nous souhaitons
de belles Fêtes
et un bel hiver !



À noter dans vos agendas :

Ouverture de fin d'année du Musée	du 27 décembre 2025 au 4 janvier 2026
Assemblée Générale	jeudi 26 mars 2026
Ouverture estivale du Musée	du 26 juin au 18 octobre 2026
Exposition temporaire	du 6 septembre au 18 octobre 2026
Journées du patrimoine	12 et 13 septembre 2026
Sortie des membres	samedi 26 septembre 2026
Nuit des musées	samedi 14 novembre 2026
Ouverture de fin d'année du Musée	du 26 décembre 2026 au 10 janvier 2027

Le comité des Amis du Patrimoine de Lens

Gérald Emery, vice-président, Lens

Anne Marie Praplan, secrétaire trésorière, Lens

Paul-Henri Emery, Lens

Sabine Frey, Crans-Montana

Benjamin Meng, Lens

Ce bulletin a été réalisé par les membres du comité.

Photographies : © APL, S. Armici, C.-L. Micheloud, S. Frey, F. Morard

Association Les Amis du Patrimoine de Lens - Case postale 7 - 1978 Lens - Tél. 079 / 680 38 18

info@les-amis-du-patrimoine-de-lens.ch

www.les-amis-du-patrimoine-de-lens.ch